

LES DOSSIERS DE LA CRIM' - TOME 5

L'ombre des réseaux

Paganini 24 Caprices, Op.1 - No. 24 -

Paganini

$\text{♩} = 126$
Thema

p

Var. 1

mf *f*

Var. 2

p

Var. 3

$\text{♩} = 108$ *f*

Var. 4

$\text{♩} = 126$ *p* *restez*

BERTRAND PICARD

Bertrand Picard

Les Dossiers de la Crim' – Tome 5

L'Ombre des réseaux

© Bertrand Picard, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0561-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'ultime partition

CHAPITRE 1

La salle du conservatoire de musique était presque vide.

La lumière de fin d'après-midi entraînait en biais par les hautes fenêtres, dessinant de longues lignes pâles sur le parquet usé. Dans l'air flottait encore l'odeur du bois et de la colophane.

Éléonore Weiss était seule.

Debout, au centre de la pièce.

Le violon posé contre l'épaule.

Elle reprit le début une fois encore.

L'archet glissa, précis, retenu, comme si chaque note devait être déposée avec une extrême prudence. C'était une pièce superbe, écrite pour accumuler les difficultés techniques et mettre ainsi en évidence la virtuosité du soliste.

Elle lança l'enchaînement des premières notes qu'elle avait si souvent entendues, jouées par d'autres, en souhaitant si fort être capable de les exécuter un jour.

Mais, passé l'exaltation des premiers instants, elle s'interrompit.

Comme la veille, lorsqu'elle l'avait lu, vers la mesure 10, quelque chose n'allait pas.

Un détail n'était pas logique.

Elle baissa légèrement son instrument, relut la partition posée sur le pupitre.

Les annotations étaient nombreuses. Trop nombreuses, même pour une composition très sophistiquée. Des signes, des accents, des indications inhabituelles.

Elle passa doucement le doigt sur une mesure.

Puis sur une autre.

Comme si elle cherchait à en percevoir le sens.

— Ce n'est pas logique... murmura-t-elle.

Elle reprit.

Cette fois, plus lentement.

En détachant chaque phrase, même chaque note.

En écoutant autrement.

Quelque chose apparaissait.

Pas une mélodie.

Pas vraiment.

Plutôt une structure qui suivait sa logique propre, qui n'était pas celle du compositeur, qui se superposait à celle-ci en en brouillant le message pourtant tellement fort.

Une répétition.

Un motif caché.

Elle s'arrêta net.

Le silence retomba brutalement dans la pièce.

Elle resta immobile quelques secondes.

Puis elle regarda autour d'elle.

Instinctivement, avec une sorte de crainte, car elle se trouvait dans cette grande salle, et elle réalisait, en tentant de jouer à partir de ce document, que le message supplémentaire était vraiment un danger.

Elle eut l'intuition désagréable qu'elle avait été observée.

Mais la salle était vide, tranquille, avec son vieux parquet point de Hongrie, ses murs à la peinture un peu fatiguée, mais à la frise ornementale qui les bordait le long du plafond.

Elle souffla légèrement.

Elle se détendit, agitant doucement ses bras et déliant ses mains, ainsi que le font les musiciens et les sportifs.

Elle reprit la partition.

Ses yeux s'attardèrent sur une série de signes au crayon, presque effacés.

Elle hésita.

Puis sortit son téléphone, mue par l'envie d'appeler quelqu'un.

Elle regarda quelques secondes l'écran noir et muet.

Comme si elle se posait une question.

Puis elle le reposa sans l'allumer.

— Pas encore, dit-elle à voix basse, il faut avant que je comprenne mieux.

Elle reprit le violon.

Mais, cette fois, elle ne joua pas.

Elle resta simplement là, immobile, l'archet suspendu au-dessus des cordes.
Comme si la musique n'était plus l'essentiel.

C'est alors qu'elle entendit un bruit, très léger, mais perceptible pour une oreille aussi fine.

Cela venait du couloir.

Elle tourna la tête.

— Il y a quelqu'un ? lança-t-elle d'une voix inquiète dans l'air figé de la pièce.

Pas de réponse.

Elle hésita.

Puis elle reposa lentement son violon dans l'étui.

Elle le referma sans bruit.

Prit la partition.

La plia soigneusement.

La glissa dans son sac.

Elle jeta un dernier regard à la salle.

Un regard différent, empreint de méfiance.

Moins concentré.

Plus attentif.

Comme si, pour la première fois, elle prenait conscience de quelque chose, sans doute d'une menace.

Dans le couloir, la lumière était plus froide.

Elle marcha lentement.

Ses pas résonnaient légèrement dans le silence du bâtiment, assez désert à cette heure.

Arrivée à l'angle du couloir, elle s'arrêta et sentit son cœur s'accélérer lorsqu'elle glissa son regard dans la perspective vide.

Un homme se tenait au bout de la galerie.

Il était parfaitement immobile, calme, les bras le long du corps, absolument dénué de toute agressivité.

Il portait une veste sombre parfaitement banale.

Et l'ensemble de sa personne n'avait rien de remarquable.

Et pourtant.

Quelque chose dans sa posture,
dans son regard, inquiéta la jeune femme.

Elle sentit une tension, fugace.

— Vous cherchez quelqu'un ? demanda-t-elle en veillant à imprimer à sa voix un ton détaché.

L'homme la regarda.

Une seconde. Aucune expression particulière ne déformait ses traits.

Puis il répondit calmement :

— Non, d'une voix banale.

Elle hocha légèrement la tête.

Elle reprit sa marche et passa à côté de lui, s'astreignant à ne pas se retourner.

Mais, une fois sortie du conservatoire, elle s'arrêta.

Son cœur battait plus vite.

Sans raison claire.

Elle regarda derrière elle.

Rien.

La rue était normale.

Vivante.

Indifférente.

Elle serra un peu plus son sac contre elle.

Puis elle s'éloigna à pas rapides.

La cuisine de l'appartement de Madame Weiss était éclairée par une seule lampe.

Une lumière douce, presque fragile, qui laissait le reste de l'appartement dans une pénombre tranquille.

La dame d'environ 55 ans, mais que les aléas de sa vie avaient prématurément vieillie, était assise à la table.

Un livre ouvert devant elle.

Mais, inquiète, elle ne lisait pas.

Elle attendait.

Enfin, la porte s'ouvrit.

— C'est moi.

— Tu rentres tard, Éléonore, dit-elle sans reproche.

— Répétition.

La jeune femme posa son sac.

Retira son manteau.

Ses gestes étaient précis, presque mécaniques.

Son corps était mince et gracieux. Sa peau fine et mate laissait voir, sur ses avant-bras, une musculature longue mais apparente, où couraient des veines bleutées. Des avant-bras de virtuose.

Ses mains étaient longues et fines, extraordinairement mobiles pour tenir l'archet ou danser sur la touche et y pincer les cordes avec une aisance stupéfiante. C'était une violoniste.

— Tu as mangé ?

— Non.

— Je t'ai laissé quelque chose.

— Merci.

Elle s'assit en face d'elle.

Elle se mit à picorer dans une assiette de bœuf froid agrémenté d'un gros cornichon au sel, dont sa mère savait qu'elle était friande.

Le silence s'installa naturellement.

Un silence familial.

— Tu travailles trop, dit la mère doucement.

Un léger sourire découvrit un instant de jolies dents dont la blancheur ressortait sur le hâle naturel de la peau.

— Pas assez.

— Tu dis ça tous les jours.

— Parce que c'est vrai.

La mère l'observa.

Plus attentivement.

— Tu es fatiguée.

Et il était vrai que, sous les yeux noirs légèrement en amande, des cernes

violetts révélèrent le harcèlement ou les soucis.

— Non.

— Si, je t’assure.

Un silence.

— Il y a autre chose, j’en suis persuadée.

La jeune femme leva les yeux.

— Non, Mama, je t’assure.

Réponse trop rapide.

— Tu sais... reprit la mère.

— Tu peux me parler.

— Je sais.

Mais elle ne parlait pas, laissant son regard doux et mélancolique errer sur les reflets froids du gros samovar d’argent qui ornait le buffet.

Elle sortit la partition de son sac.

La posa devant elle sur la vieille nappe brodée.

Ses doigts fins restèrent un instant dessus.

— C’est nouveau ? demanda la mère.

— Oui, c’est ce que je dois préparer pour le concours. C’est très difficile.

— Tu l’aimes, Eleonora ?

Un silence.

— Je ne sais pas, et ses traits, un instant, se crispèrent.

— Comment ça ?

— Ce n’est pas... une musique normale.

— C’est-à-dire ?

Elle hésita.

— C’est comme si...

Elle chercha ses mots, agacée et curieusement angoissée, tandis que son front lisse se barrait d’une ride.

— Comme si elle voulait dire autre chose, au-delà de ce que le compositeur avait écrit.

La mère fronça légèrement les sourcils.

— Tu veux dire quoi ?

— Je ne sais pas.

— Mais je le sens.

Et ses yeux devinrent soudain brillants, comme si des larmes étaient prêtes à y sourdre.

Un silence.

Puis la mère dit :

— Alors, laisse tomber, choisis autre chose avec ton professeur, tu dois te sentir bien avec le morceau que tu vas jouer, même s'il est difficile techniquement.

— Non, je ne changerai pas.

— Pourquoi ?

La jeune femme leva les yeux. Et son regard exprima une sorte de résolution héroïque.

— Parce que c'est important.

— Pour qui ?

Un temps.

— Je ne sais pas, dit-elle en serrant les mâchoires.

Elle repoussa le plat qu'elle avait à peine touché et se contenta d'avaler quelques gorgées d'eau.

La mère, qui lui ressemblait physiquement en beaucoup de points, la fixa avec inquiétude.

Longuement.

— Tu me fais peur.

Un silence.

— Il ne faut pas, répliqua Éléonore en affectant un faux air d'insouciance pour tenter de calmer l'angoisse qu'elle sentait poindre chez elle.

— Alors, dis-moi.

Mais elle secoua la tête, et ses longues mèches brunes, qu'elle avait dénouées en arrivant, se répandirent sur ses épaules.

— Pas encore.